Document généré le 25 avr. 2024 10:02

24 images

Il peut être bon de rentrer chez soi, mais faut-il allumer la télé?

Yves Rousseau

Numéro 83-84, automne 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23374ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Rousseau, Y. (1996). Il peut être bon de rentrer chez soi, mais faut-il allumer la télé? *24 images*, (83-84), 14–15.

Tous droits réservés © 24 images, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Il peut être bon de rentrer chez soi, mais faut-il allumer la télé?

par Yves Rousseau

Après neuf mois sans télé, de quelle chronique accoucher? Retour au bercail, un peu perdu dans mes vieux murs, à rapailler des objets dispersés chez les copains et dans la famille, en garde prolongée. Livres, disques, tableaux, chaîne stéréo, plantes, magnétoscope, cassettes. Je consulte ma liste de «prêts» informatisée. La télé est chez mes parents, où elle trône à la place de la vieille Trinitron dont mon père refuse obstinément de se débarrasser même si l'âge vénérable de l'appareil confère à son téléjournal quotidien une coloration encore plus surréaliste. Curieux attachement à un appareil vétuste, sa première télé en couleurs, comme on disait à l'époque. Couleur arrivée sur le tard. Mais comme dans tout ce qui touche l'électronique et l'informatique, le consommateur est toujours en retard d'une guerre, peut-on blâmer les lents sur le piton? Comme il devient de plus en plus difficile de vivre sans être branché! À écouter les injonctions de plus en plus pressantes des prophètes de la communication, ceux qui ne seraient ni câblés, ni faxés, cellularisés, internetisés, modémisés seront momifiés à court terme, le seul qui semble exister dans ce qui tient lieu de pensée dans le monde si volatil de la virtualité. Faut-il les écouter?

Je ne tiens pas à faire l'empêcheur de surfer en rond, j'écrivais dans ces pages il y a déjà plus d'un an que la télé telle que nous la connaissons est agonisante et que, selon toute vraisemblance, son avenir transite par l'informatique et l'interactivité, la vraie, pas celle de Videoway. Mais le doute m'assaille toujours, au moins autant que ces fiers habitants du Kenya (j'aime beaucoup les Masaïs, je les ai vus à la télé) qui persistent à garder leur condition d'éleveurs nomades sans passeports, au grand dam des fonctionnaires des douanes qui caricaturent les gestes déjà loufoques des pays dits développés. Il y a pire qu'un colonisateur, c'est le colonisé qui essaie de se prendre pour un colon. En tant que Québécois, je sais de quoi je parle, j'en vois tous les jours.

> «Il y a dans chaque zappeur, chaque surfeur d'Internet un nomade immobile qui nargue tout de même un peu le faiseur de lois, le douanier, le percepteur, le publicitaire, le marchand d'interurbains.»

Il y a dans chaque zappeur, chaque surfeur d'Internet un nomade immobile qui nargue tout de même un peu le faiseur de lois, le douanier, le percepteur, le publicitaire, le marchand d'interurbains. Même si la liberté médiatique se joue presque toujours à l'intérieur des circonvolutions du labyrinthe, ce dernier étant au bout du compte un espace clos qui nous enchaîne à partir du terminal.

Je ne voudrais pas jouer les purs non plus. Je viens de passer une des années les plus enrichissantes de ma vie, sans télé ni téléphone à la maison. Ça ne m'a pas empêché d'écrire sur un ordinateur, d'envoyer et de recevoir des fax et des E-mail. J'ai vraiment apprécié le côté pratique et rapide de la technique, qui n'est ni bonne, ni mauvaise, ni neutre, comme l'écrit Albert Jacquard dans son *Abécédaire de l'ambiguïté*, citant Melvin Kranzberg. Les médias en général, la télé et les webs en particulier, pourquoi pas? Le problème se pose à partir du moment où on en fait un dogme, une nécessité, une religion.

Mais il est évident que ma sensibilité me porte à préférer les Cassandre comme Paul Virilio, qui décrit fort bien mes réserves en affirmant que chaque nouvelle avancée technologique dans le domaine des transports (famille dans laquelle il faut ranger la communication puisqu'il s'agit de mouvements d'information) a engendré un type d'accident radicalement nouveau et inévitable. Quand on invente le bateau, on invente le naufrage; le train induit le déraillement; l'avion, le crash; l'auto et les routes produisent le carambolage. Pourquoi en serait-il autrement des satellites, des autoroutes informatiques? En ce sens, l'arrivée prochaine de l'an 2000, avec le spectre du 00 qui risque de paralyser tous les systèmes informatiques de gestion de données, et la mise sur pied d'équipes chargées de trouver la parade, ressemble en quelque sorte au moment où les fabricants de voitures se sont mis à essayer de penser à la ceinture de sécurité.

Peut-on raisonnablement envisager de laisser aux intérêts privés la responsabilité d'assurer l'amélioration du bien-être collectif? La finalité de toute entreprise n'est-elle pas de générer des profits pour le club des actionnaires? Difficile pour un créatif, pour un gentil rêveur de résister aux ponts plaqués or des Bill Gates de la planète.

Alors reprendre la télé? Aller chercher la boîte chez mes parents et téléphoner à Vidéotron afin d'avoir une image plus acceptable que ce que nous offrent les déplorables signaux hertziens de la SRC, le tout pour un dollar par jour?

Il y a du pour et du contre. Comme on ne trouvera jamais le mythique et inexistant juste milieu entre les pro-censure et les partisans du laisser-faire propre aux lois du marché, la réalité sera faite de débordements successifs

d'un côté comme de l'autre. Mouvements à la fois vastes et amples comme les phases du soleil, le tout ponctué de microphénomènes qui seront parfois portés au rang de tendances lourdes par un ronron médiatique avide de changement dans la continuité. On appelle cela la mode. C'est inévitable, les penseurs grecs d'il y a 2 500 ans s'y cassaient déjà les dents et les neurones, argumentant sans relâche sur les avantages et inconvénients des fluctuations de l'opinion publique, de la doxa, le sens commun. De la tyrannie à la première démocratie, du retour de la tyrannie à celui de la démocratie; du pervertissement de la démocratie en tyrannie de la majorité, selon la formule percutante de Tocqueville, nous errons dans des sentiers battus, balisés, arpentés mais qui pourtant nous semblent nouveaux et uniques pour peu qu'on soit ignorant de l'histoire. Combien de révolutions, de virages technologiques nous a-t-on promis et annoncés depuis quelques décennies? Et si le triomphe du néolibéralisme n'était qu'un pétard mouillé? Si la masse critique de gens exclus du rêve, qui n'ont plus rien à perdre était atteinte? Ayoye, méchant chaos. Heureusement qu'il y a la télé. Mon somnifère préféré. Je le dis sans rire. Nous avons besoin de dormir, parfois. Des expériences ont démontré que des animaux privés de sommeil artificiellement deviennent dingues, agressifs, suicidaires, asociaux. Quant aux humains, consultez Amnistie internationale sur ce qu'on enseigne dans les écoles de torture (et de police) sous la rubrique «techniques d'interrogatoire».

«Quand on invente le bateau, on invente le naufrage; le train induit le déraillement; l'avion, le crash; l'auto et les routes produisent le carambolage. Pourquoi en serait-il autrement des satellites, des autoroutes informatiques?»

Et la télé n'est pas qu'un éteignoir, il s'y passe parfois des choses stimulantes. On peut cracher sur la mascarade olympique et l'image que se donne Atlanta, mais les compétitions de volley-ball et de boxe sont extrêmement télégéniques, chargées de suspense, de dramatisation, de violence, de héros et de loosers. Il y a aussi les documentaires sur la faune, que mon chat adore. Les exploits de Jacques Villeneuve, le Québécois de loin le plus connu au monde et ce en quelques mois, essentiellement grâce à la télévision. Il faut regarder un Grand Prix avec du Glenn Gould très rapide à la place du commentaire, c'est fumant. La télé peut aussi rendre moins désastreux un été pourri, surtout si on la jumelle avec un magnétoscope ou un lecteur de disques laser.

C'est sans doute ce qui pèse le plus lourd dans la balance. Lorsqu'on inaugure un complexe multisalles de huit écrans pour y passer cinq copies d'un navet comme ***Independence Day***, j'ai moins le goût d'aller en salles, d'autant plus que des tonnes de classiques sont accessibles sur d'autres supports. La distribution au Québec est dans un état si lamentable que la seule ressource de l'amateur de cinéma consiste à choisir lui-même sa programmation. Faites de la résistance, choisissez des films, invitez des amis, faites une bouffe, débouchez une bouteille. Le virtuel peut attendre. ■

SODEC

SOCIÉTÉ DE DÉVELOPPEMENT DES ENTREPRISES CULTURELLES

1755, BOUL. RENÉ-LÉVESQUE EST
BUREAU 200
MONTRÉAL (QUÉBEC)
H2K 4P6

TÉLÉPHONE : (514) 873-7768
SERVICE 800 : 1-800-363-0401
TÉLÉCOPIEUR : (514) 873-4388

LA SODEC PARTICIPE ACTIVEMENT AU DÉVELOPPEMENT ET AU RAYONNEMENT DE LA CINÉMATOGRAPHIE QUÉBÉCOISE